

## Article

---

« Viande froide sur l'étal »

Stéphane Larue

*Moebius : écritures / littérature*, n° 120, 2009, p. 23-28.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/13386ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

## STÉPHANE LARUE

### *Viande froide sur l'étal*

Les deux aéronefs rasant la cime des immeubles en faisant tourbillonner dans leur sillon d'épais nuages électromagnétiques.

Le firmament tout vibrant de rouges et de violets s'ouvre et fait tomber sur la nécropole une averse empoisonnée, saturée de soufre.

Stein galope de toiture en toiture sans s'arrêter, complètement ivre de panique, les sens enflammés par la peur. Il fonce droit devant lui, résolu à se sortir du pétrin, bondissant sans sourciller au-dessus des plus périlleux obstacles.

L'acide lactique s'engorge dans les quelques muscles non synthétiques qui restent encore soudés à son endosquelette. Malgré la douleur, il ne faut pas ralentir. Il sait très bien ce qu'ils feront de lui s'ils le rattrapent. L'assourdissant vrömbissement des aéronefs enterre tout le reste, le plongeant dans une mer sonore abrutissante.

Plaqués contre son torse, sous son imper, le paquet compact et ce qu'il contient semblent tenir le coup.

Il jette un coup d'œil rapide derrière son épaule et remarque avec frustration que les deux engins accélèrent, raccourcissant la distance qui les sépare de lui. « C'est maintenant. Maintenant ou jamais. »

Sans ralentir et malgré les crampes qui lui mordent les cuisses, Stein porte une main à la bandoulière qui lui ceint le corps : il ne lui reste plus qu'une seule micro-EMP. Il freine sec et fait volte-face. Les deux engins le rattrapent enfin, grondant juste au-dessus de lui.

Croyant leur proie enfin cernée, les deux machines amorcent une descente.

Ébloui par la lumière des phares, Stein se cache les yeux d'une main. De l'autre, il projette la petite grenade vers les engins policiers et, sans attendre, se précipite dans le vide. La micro-EMP vole en clignotant avant d'exploser entre les deux aéronefs pour ensuite souffler sa meurtrière micro-onde sur les machines et les instruments de bord. Les engins, fatalement touchés, vont s'écraser dans le canyon des ruelles, laissant comme épitaphe des gerbes de flammes jaunes.

Stein pénètre tête première par la fenêtre du sixième dans une chambre désaffectée où traînent encore quelques meubles abandonnés. Il roule puis s'étale de tout son long, en étoile, les poumons irrités et la gorge ardente. Il sent la discrète brûlure des eaux de pluie qui sèchent lentement sur sa peau. Il fixe le plafond alors que lui parviennent les sourds fracas des aéronefs naufragés. Il ne prend pas le temps de savourer sa subite victoire contre ses éternels poursuivants. Lorsqu'on est une merde clandestine telle que Stein, rien dans la vie n'a de saveur, pas même une petite victoire.

À peine remis de sa cavale acharnée, d'autres choses le préoccupent déjà. En s'asseyant, il sent sa tête s'alourdir, comme gorgée de plomb. Merde : sa vue s'embrouille déjà et, par soubresauts, elle confond les couleurs. Il secoue la tête, tente d'éloigner les symptômes fâcheux qui hantent sa vue. Rien n'y fait.

La nausée remonte le long de son œsophage, aussi sournoise que ses étourdissements. L'effet des drogues s'atténue manifestement. Bientôt, il le sait, ses veines enfleront, se tuméfieront, plus douloureuses que des lames enfoncées entre ses muscles fourbus. Il suffoquera et ses nerfs, comme liquéfiés, mourront les uns après les autres pour l'abandonner dans une agonie catatonique dont la souffrance sans cesse croissante sera intraduisible. « Les toxines sont déjà à l'œuvre. Je n'ai plus beaucoup de temps. »

Si Stein accomplit sa livraison, la récompense sera inimaginable. Son problème sera à jamais réglé et il pourra déguerpir de cette cité infecte où il survit depuis plusieurs années. Jamais plus il n'aura à vivre comme un paria.

Il passe sa main sous son imper, palpant son paquet sacré. Malgré sa santé défaillante, une lueur d'espoir l'agite tout entier. Il ne compte plus les sacrifices ni les efforts qui l'ont conduit à ses fins : ces années lourdes de supplices l'ont lavé de tout remords, et ses mains salies jusque sous l'épiderme par toutes les horreurs qu'il a perpétrées affirment l'unique résolution qu'il s'est fixée : la volonté de survivre. C'est l'immortalité qu'il s'en va marchander. Rien d'autre. Et le prix, il l'a maintes fois payé. Meurtres, mensonges ou trahisons, c'est si peu pour obtenir l'éternité.

Mais tout peut s'évanouir à l'instant : Stein est repéré ; Stein est en retard à son rendez-vous ; Stein a la police métropolitaine à ses trousses. En réalité, la police a toujours été à ses trousses, mais jamais d'aussi près. Stein, comme beaucoup d'autres, n'a pas le droit de vivre ni même d'exister. Stein est un clandestin.

Déjà les renforts arrivent. Les gyrophares transpercent le crachin acide et, au loin, il entend la voix douce et mécanique qui débite à son endroit des invitations à la repentance. Il remet de l'ordre dans ses idées. En se concentrant sur les lointaines sirènes, il tente de visualiser la position de ses poursuivants.

Calculant le tout, il comprend qu'il ne peut s'attarder plus longtemps. Une fois son souffle repris, il se lève malgré les vertiges et les étourdissements et vérifie que le caisson amarré à sa poitrine est toujours bien attaché.

Son sang se sature progressivement d'un poison impitoyable. Il faut faire vite : le sablier se vide à toute vitesse. Par chance, le point de rendez-vous n'est plus très loin. Ça se fait à pied. Stein peut y arriver. « Putain de police métropolitaine, elle va tout faire rater ! Tout ! »

Sortant discrètement la tête par la fenêtre, il fait un tour d'horizon. Son souffle enflamme d'une seule bouffée sa gorge encrassée par le soufre. L'air montant des ruelles est irrespirable. Il repasse les détails de la salle d'un second coup d'œil, celui-là moins énervé, plus averti. Son arme automatique est vide ; il se confectionne donc une massue de fortune avec une des pattes massives de la table abandonnée qui trône dans les vestiges poussiéreux de la petite cuisine. Il ne faut surtout pas se rendre là-

bas désarmé: il peut tomber sur n'importe quoi entre sa poisseuse cachette et le point de rendez-vous.

Se préparant à sortir, Stein essaie avec grande peine de recentrer ses sens distordus par les toxines coulant dans ses veines. Fermant les yeux, il se convainc du dénouement heureux de ses mésaventures, se persuade de la conclusion de son obscur marché et fantasma qu'ensuite, il pourra disparaître à jamais, intouchable.

Dans son cou, juste sous sa mâchoire, il sent ses ganglions enfler comme deux tumeurs, signe irrévocable que la mort ne tardera pas à éclore. Les toxines se propagent dans l'hémoglobine à un rythme furieux. Au mieux, il lui reste moins d'une heure de lucidité; au pire... Il refuse de s'imaginer le pire.

À cet instant, un violent vertige l'assaille. Jamais l'idée d'être sauvé et celle de crever ne se sont côtoyées de si près, ne se sont révélées aussi certaines l'une que l'autre.

Chassant l'angoisse qui s'amplifie en lui, Stein descend de sa cachette par un escalier de secours complètement rouillé. Une fois dans la fumeuse venelle, il laisse les rues glauques et vides le conduire à son lieu de rencontre.

Des voitures, toutes empilées les unes sur les autres, depuis longtemps carbonisées, lui permettent d'évoluer le plus à l'abri possible de tout regard inquisiteur. Fendant la nuit, les patrouilles aéroportées quadrillent les cieux orageux en balayant les rues du faisceau prédateur de leurs fanaux.

La pluie acide, devenue plus lourde que l'haleine chaude d'une gueule immense, lui brûle l'épiderme. Sa vue vacille sans arrêt. Rien n'y fait, Stein poursuit sa cavale, déterminé à atteindre son but. Réfugié dans les recoins encore lucides de son esprit, il parvient à maintenir le cap, automatise chaque mouvement, chaque pas, l'un après l'autre, détaille à l'infini chacun des gestes qui le rapproche de son but. Il se fond dans l'instant, éloignant ainsi la mort qui lui grimpe le long des membres. Enfin, il aperçoit le carrefour au coin duquel se dissimule l'entrée secrète.

Stein fait une petite pause à l'abri d'un bus graffité, gisant le ventre vers le ciel, mort depuis des lustres. Ses yeux maintenant gorgés de sang s'enflamment à chaque clignement de paupières. De petites ecchymoses parsèment

peu à peu ses membres, déjà les petits capillaires meurent un à un. Les toxines prolifèrent plus vite en lui que la peste noire dans toute l'Europe. Stein garde son sang-froid et, serrant les poings, calme la nausée qui lui harcèle l'œsophage. Il lui reste assez de temps pour conclure le marché qui le sortira du pétrin.

Enfin, il l'espère.

Il longe les vitrines éventrées aussi subtilement qu'un félin déambule dans l'herbe haute. Non sans en être étonné, il se souvient sans peine de l'emplacement exact de sa mission. Il est rassuré : tant qu'il demeure lucide, il n'est peut-être pas trop tard.

Lorsqu'il pénètre dans les toilettes publiques désaffectées, il repère tout de suite l'entrée secrète. Elle est mal dissimulée, on vient tout juste de l'emprunter. Il est évident qu'au sous-sol, on l'attend déjà. Cela le rassure en quelque sorte, mais il ne peut s'empêcher de frissonner d'inquiétude. Et de fièvre. Déglutinant, il s'enfonce dans la crevasse qui lézarde le mur de tuile et descend rejoindre celui qui l'attend.

Étendu sur la table froide, Stein reste éveillé assez longtemps pour voir son destin se sceller. L'anesthésie l'envahit déjà, mais il goûte amèrement son échec. Le chirurgien de fortune lui lance un air déconcerté après avoir ouvert le caisson que son patient a transporté avec tant de misère. Le compresseur est brisé et la réfrigération ne fonctionne plus. Les organes neufs qui doivent remplacer les implants mécaniques et usés que Stein porte en lui sont avariés. Le paquet a dû s'abîmer durant la poursuite. Tous deux se fixent un court instant dans une forme travestie de compassion, d'avare pitié. Puis les sédatifs font leur effet. Stein s'endort à tout jamais et le toubib, après avoir rangé ses affaires, place deux pièces de monnaie oxydées sur les paupières mauves de son patient. Et avant de quitter par l'escalier, il empoche l'argent que Stein lui a livré.

